

Léanne Picthall occupe depuis début septembre un atelier de la Fondation Esp'Asse, mis à disposition durant un an par la Ville de Nyon. Un espace sobre et spacieux qui lui permet de poursuivre coûte que coûte son face-à-face avec la toile, comme ici avec ce très grand format qui la représentera aux côtés de son chien. GLENN MICHEL

Voyage au cœur de l'univers pictural de Leanne Picthall

NYON L'artiste de Borex nous a ouvert les portes de son atelier nyonnais, où elle accueillera des visiteurs, samedi, à l'occasion de la Journée des arts.

PAR **MAXIME MAILLARD**

A contempler les toiles de Leanne Picthall, on pourrait croire que la jeune femme baigne dans la peinture depuis toujours. S'y affirment une vision singulière, un sens aigu du cadrage et de la couleur. Un monde à soi, déjà.

Finis les tâtonnements, les ébauches, dirait-on. Un solide savoir-faire se fait jour, qui ne craint pas d'amadouer par le pinceau des vaches dans un pré, de nuit, les complications hélicoïdales de mèches de perceuses dans un bac en plastique ou d'embrasser un visage, le sien, en une contre-plongée tout sauf complaisante.

«L'autoportrait a été une manière de me faire une place dans le monde, de m'autoriser un droit de présence», confie la récente lauréate d'une résidence artistique assortie d'une bourse octroyée par la Ville de Nyon.

Nous la rencontrons dans l'atelier qui lui a été mis à disposition durant une année à la Fondation Esp'Asse. Samedi, elle y accueillera les visiteurs à l'occasion de la Journée des arts (lire encadré).

Dans les traces de Franz Gertsch

A seulement 26 ans, elle prépare une exposition solo pour le musée Franz Gertsch, dans le canton de Berne, au printemps prochain. «Je vais essayer de produire des bonnes choses, glisse avec délicatesse celle qui a grandi à Borex, dans une maison à deux pas des champs. C'est stressant, j'aime le travail de Franz Gerstch. Un jour, j'ai vu un de ses tableaux et je me suis dit: c'est le but ultime de la technique.»

Décédé en 2022, le peintre et graveur suisse fut la star de la galerie Skopia, fondée il y a trente-cinq ans à Nyon par Pierre-Henri Jaccaud et aujourd'hui basée à Genève. Après l'avoir rejointe à son tour, Leanne Picthall y a bénéficié d'un accrochage personnel en 2024, à peine un an après avoir fini son bachelor à la Haute école d'art et de design de Genève.

«Je voulais postuler pour un master, mais les dossiers me prenaient tellement de temps que j'ai décidé d'en profiter pour peindre. Et jusqu'à maintenant, j'ai eu la chance de toujours avoir des projets», confie l'artiste.

Avec son chien sur la toile

Certaines de ses toiles ont été sélectionnées au Jungkunst de Winterthur en 2023; au Centre d'art de Neuchâtel en 2024 et à Art Genève en 2025. Son art intrigue, séduit, désarçonne par l'ambivalence émotionnelle qu'il suscite. A l'image d'une série de tableaux avec son chien Joey, à laquelle elle se consacre en ce moment. Sur l'un d'eux, la tête de l'animal, peinte en gros plan, apparaît enserrée par une paire de mains. Est-ce une immobilisation forcée ou une caresse, un jeu?

«Ça peut avoir l'air à la fois doux et violent. Mon but, c'est que ma peinture soit lisible de plusieurs manières, même opposées», glisse l'intéressée. Une duplicité qui n'est pas sans rappeler l'effet sur la sensibilité de certains tableaux de Frida Kahlo, dont elle a découvert «Le cerf blessé» à cinq ans: «La première peinture qui m'a impressionnée et révélé la puissance des images.»

Un travail «posé sur la terre»

Sur l'autre mur de l'atelier, une grande toile de 2m85 sur 2m20, encore inachevée, laisse peu à peu deviner le duo, côte à côte, comme dans un album de famille. Figure humaine, grimée en chien, et présence animale semblent se fondre dans un même instant complice.

«Quand je regarde la toile, je me retrouve tout autant dans mon chien que dans moi déguisée en chien», confie celle qui s'exécute à partir de photographies prises sur le vif ou mises en scène. «Avant, j'avais l'impression que c'était tricher, mais finalement, c'est un outil. Ça pose mon travail sur la terre.»

L'ancrage réaliste de peinture n'a pourtant rien d'une quête hyperréaliste. La virtuosité de l'exécution ne prime pas sur le rendu de la sensation. Le médium affleure, la toile vibre des mille frétillements du pinceau, de l'intimité du geste, de choix de couleur pris à contre-courant d'un effet d'illusion. «Il y a une magie quand la touche de la main s'en mêle», conclut la peintre.

Journée des arts 2025: 50 artistes en 27 lieux

L'Association pour le développement des arts plastiques (DAP), à Nyon, met les petits plats dans les grands pour la Journée des arts, septième du nom. L'événement démarrera samedi avec un café-croissant offert à l'Atelier 9 (9h30). Puis, de 10h à 18h, près de cinquante artistes seront sur le pont dans vingt-sept lieux – galeries, musées, ateliers. Nouveau partenaire cette année, l'école Les Maîtres du Monde, proposera une immersion dans la création numérique.

Pléthore d'animations dédiées aux familles sont annoncées: une fresque murale participative (rue du Vieux-Marché 9), des ateliers cyanotype (par Esther Mahmoudi), stop motion (Sandra Romy), céramique (Anna Schlaeppi), fabrication de marionnettes (Caroline Savoy-Bille) ou encore encre de Chine pour enfants (Sarah Watson). La journée sera l'occasion de rencontrer plusieurs artistes de la place, dont Bernard Garo, Mireille Zagolin, Luc Aubort, Mendez, Renée Callahan, Pierre Schwerzmann, Wiebke Meurer, Raoul Sanchez, Isabelle Bürgi-Delwaulle, tous basés au quartier Esp'Asse.

A noter la création de l'association Pôle Cinéma La Côte par Fred Baillif (réalisateur), Bruce Wuilloud (sound designer) et Manu Zirnheld (caméraman), dont l'atelier ouvrira ses portes de 13h à 17h à Esp'Asse; mais aussi le vernissage de l'exposition de Rémy Bender à la galerie eeeeh (dès 17h), et son lot de pièces réalisées à partir de limon et de résidus divers collectés sur la plaine du Rhône. Côté photo, signalons encore les expositions Phil Pédat à L'Atelier-Photo et Adrien Golinelli à Focale.

Infos pratiques

Journée des arts, Nyon, de 10h à 18h, entrée libre. Programme complet sur www.journeedesarts.ch

Quand une hétéro tend l'oreille aux personnes LGBTIQ+

PRANGINS Sandrine Marion Buttin a souhaité comprendre comment on se découvre lesbienne, trans ou non binaire. Son livre offre des témoignages éclairants.

En 2023, l'écrivaine Sandrine Marion Buttin, qui travaille alors dans un cabinet d'avocat, entend un jour un supérieur lancer à la cantonade: «Cette année, je fais ma transition de genre!» Choquée par ses propos à l'humour douteux, elle interpelle son chef. «Je lui ai demandé ce qui le gênait avec la communauté LGBTIQ+, et il m'a répondu que c'était un problème de riche, que ces gens ne savaient plus quoi inventer pour se faire remarquer», relate celle qui œuvre aujourd'hui au sein de l'Ordre judiciaire vaudois.

Plongée dans l'embarras, l'habitante de Prangins décide alors de se faire sa propre opinion à propos d'une réalité dont elle ignore à peu près tout, étant elle-même hétérosexuelle et néophyte sur la question. «J'avais envie de comprendre, de dépasser les jugements à l'emporte-pièce, n'étant pas moi-même concernée émotionnellement par une personne autour de moi vivant cette situation.»

Une vérité profonde plutôt qu'un choix

Deux ans plus tard paraît «Individus indivisibles», un florilège de témoignages récoltés auprès de plusieurs personnes trans, lesbiennes, non binaires et de leur entourage. Certaines habitent la région, Morges, Lausanne, Founex, d'autres la France voisine. Ils/elles sont éducatrice sociale, vendeur, mannequin ou encore aide-soignant. Tous ont en commun d'avoir, à un moment de leur vie, assumé qui ils se sentaient être vraiment à l'intérieur.

Car «naître dans le mauvais corps est une réalité», rappelle l'autrice dans son introduction. Les propos recueillis montrent que le changement de genre ne relève pas du caprice ou du choix, mais d'une vérité profonde. «C'est venu à moi, malgré moi […] A cinq ans, je le disais ouvertement: "Je veux être un garçon"» déclare Lélio, 29 ans, fiancé et papa d'un garçon de 8 ans. Après des années de déni, il a fallu que celui qui était alors dans un corps de femme tombe enceinte pour que l'intensité de son mal-être l'incite à consulter et entamer un chemin d'acceptation.

Il en est de même pour Lucie, autre personne interviewée, qui décrit une transition tardive, à 40 ans, après un burnout et des années d'enfermement dans une bulle de jeux vidéo.

«On parle beaucoup des revendications de la communauté LGBTIQ+, de leurs actions militantes, mais on ne parle pas assez de la réflexion sous-jacente, ni des professionnels comme les médecins, les psychologues, les gynécologues, voire les proches, qui accompagnent une personne dans une transition. Autant d'aspects qui, s'ils étaient connus, permettraient de mieux comprendre et d'accepter cette différence», estime Sandrine Marion Buttin.

Oser se sentir bien avec soi

Sans tabou ni aplomb, bienveillant et positif, son ouvrage permet de saisir de l'intérieur un processus long et complexe, jalonné de souffrances, de traitements hormonaux, d'interventions chirurgicales, de micro-agressions quotidiennes, mais aussi de lueurs, de résilience et d'un sentiment de délivrance, voire d'apaisement.

Il révèle aussi beaucoup d'empathie et de patience de la part des personnes trans vis-à-vis de ceux-là mêmes qui colportent stéréotypes et animosité à leur égard. Car pour plusieurs des personnes interrogées, l'appartenance à la communauté LGBTIQ+ n'est pas un impératif.

«Ce qui ressort de ces témoignages, c'est qu'au-delà des divisions et des différences, nous recherchons toutes et tous la même chose: être heureux, se sentir bien avec soi, s'aimer soi-même», conclut Sandrine Marion Buttin. **MMA**

«Individus indivisibles», Sandrine Marion Buttin, Le Lys Bleu Editions. Vernissage-dédicace à Payot Nyon, le samedi 8 novembre, de 10h30 à 12h30.



Sandrine Marion Buttin a écrit sept romans avant «Individus indivisibles». MARC DÉCOSTERD